Tsanson a tsanta

Autor(en): **Marc**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 35 [i.e. 34]

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-225960

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Lausanne — 73me Année N° ~~35~~ 34 Samedi 25 août 1934

CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne



LO CAION

QUAND Vincent de la Rèsse fut môo, laissîvè onna vegne d'on quartéron, onna cambuse avoué lo courti, on câïon que n'avâi pas adî medzi à la fan, on lhî, onne trablliâ, quauque châlé, trei z'écouallè et dâi z'hâlions défrepenâ.

Lâi avâi trei z'héritiers : Djan, lo pllie vîlhio, Daniet, lo dzouveno et la Nanette, la cherra *(sœur)*.

Djan l'a zu la baraque. Po lo courti, lè z'hâlion et z'écouallè, tsacon l'a prâi po sapart; mîmameint que sè sant tsecagnî rappoo âo lhî, que tsacon guegnîve et que l'ant tot démantibulâ ein terraîlleint dè coûté et d'autro.

Quand s'ein vegnu âo câïon, Djan lâo z'a de dinse :

— N'è pas lo tot ! Ne s'agit pas de lo partâdzî ! Dussè m'ein cotâ lè ge de la tîtâ, vu lo gardâ tot solet. Vo séde prâo que tant que lo pére l'a vécu n'ein zu on câïon à l'hottô ; tant que lâi sâri à mon to, fau que lâi ein aussè ion assebin.

Sami.

TSANSON A TSANTA

Cô que vâo oûre onna tsanson,
Trai sat de raisson,[1]
Féte d'onna retse felietta,
Trâi sat de pèzette.

L'ètâi proupretta qu'on ugnon,
Trâi gros pinguelion,[2]
Et galéza quo'nna princesse,
Trâi crechaule épaisse.

Son pére crayâi la maryâ,
Trâi gros sat de blliâ,
Avoué lo valet âo gros Jules,
Trâi grôche pètuble.

L'ètâi retsâ quemet Crésu,
Trâi gros sat d'étiu,
Pouet quemet on avau de rîta,
Trâi maillet sein tîta.

Mâ la bouîba amâve mî Djan,
Trâi petit z'avan,[3]
Quand bin son tsèdau ètâi maigro,
Trâi pot de venaigro.

L'ètâi dzouveno et vergalan,
Trâi satset d'allian,[4]
Pe dzeintî sè pouâve pas vère,
Trâi truffiâre à trère.

Lo pére dit : « Ne lo vu pas,
Trâi tsin po dzappâ,
Po biau-fe : n'a rein à preteindre,
Trâi botolhie à reindre.

Se te lo preind te pâo saillî
Trâi grôche couillî,
De l'ottô et vanna tè pudze,
Trâi pucheint' z'einludze.[5]

Na pas se te pregnâi Louè,
Trâi solâ ein couè,
L'a on domaino de ceint poûse. »
Trâi galéze tsoûse.

La felietta l'a repondu :
Trâi tsè appondu,
Lo vu pas, câ dein lo maryâdzo.
Trâi valet bin sâdzo,

Lo tieu n'è pas 'na martchandi,
Trâi sucro candi,
Que dinse sè veind à la poûsa,
Trâi choûme,[6] *onna roûsa.*

Marc à Louis.

[1] Sciure. [2] Bouquet de sapin. [3] Osier. [4] Gland. [5] Eclairs. [6] Anesse.

La poussière. — Un ami pénètre dans le cabinet de travail d'un homme de lettres au moment où celui-ci achève un article de longue haleine.

— Dieu ! qu'il y a de la poussière chez toi ! s'écrie le visiteur.

L'écrivain modestement :

— J'ai remué tant d'idées !

NOTRE PLAGE

MON village a son martinet caché à l'entrée du vallon des Vaux, forge renommée autrefois pour sa taillanderie, ses vieux moulins, détrônés par un « moulin agricole » et ne battant plus que d'une aile, sa baume en pleine paroi rocheuse, qui a dû servir de refuge à quelque solitaire, de poste de guetteur dans les temps troublés et qui maintenant ne voit plus que se rencontrer à Pâques les jeunes communiants et communiantes de seize ans, pour croquer et échanger leurs œufs.

Mon village se glorifie d'avoir eu sa station lacustre et sa ville romaine ; il est fier de sa briqueterie-tuilerie, de ses terres d'alluvions qui lui permettent d'être le plus grand pourvoyeur de « plantons » de poireaux. Il possède sa rivière, domptée, redressée, canalisée, faisant regretter aux anciens les nombreux creux, les « gots », disaient-ils, où goujons et perchettes mordaient si facilement à l'hameçon.

Il a maintenant sa grève, une forêt de vernes, de saules, de peupliers, précédant une forêt de roseaux, immense volière bruissante et chantante, où s'entendent les plus belles symphonies printanières et les plus lamentables nocturnes de grenouilles.

Et voilà que j'apprends une nouveauté qui éclipse tout cela.

— As-tu vu la plage ? me demande tante Elisa.

— La plage ! J'ai suivi la grève, la partie boisée, comme chaque fois que je reviens ; c'est ma promenade favorite.

— Ce n'est pas ce que j'entends ; là, le lac est à peu près inabordable. La plage est au-delà de la rivière, plus loin encore que l'ancienne ligne de tir. Il vaut la peine d'y aller. On ne jure plus que par la plage, notre plage. On y vient de loin, même les Sainte-Crix brûlent Yverdon, le dimanche, pour venir faire trempette chez nous ; ils ont leur place de choix et il y en a encore à prendre pour ceux qui le désireront, tu peux le dire dans les « papiers » où tu écris. Les choses — ici elles se sont créées toutes seules — ne se font pas à demi chez nous ; tu verras, ce n'est pas une plagette pour une famille de douze personnes, y compris les enfants. Ceux qui en ont goûté y retournent, si ce n'est pour se baigner, du moins en spectateurs, ce qui est mon cas, tu peux bien le penser ; à mon âge, on préfère la baignoire en zinc et son intimité aux exhibitions de nu sous le grand soleil. Il y a même une guinguette, ouverte le dimanche, où l'on vous rafraîchit des mieux sans vous écorcher. Enfin quoi, c'est quelque chose à voir, notre plage. Va, et tu m'en diras des nouvelles.

Et j'y suis allé un dimanche, afin qu'à l'occasion je puisse y noyer ma déconvenue au fond d'un bock ou d'une citronnade.

J'y suis allé et j'en suis revenu enchanté, par des chemins — disons cheminets, pour être du pays, — des sentiers à travers des buissons, des aulnes en mal de croissance rapide et même une pinède en miniature, avec des clairières où somnolent des habitations de toutes grandeurs et de tous styles, mais alliant la simplicité et la rusticité, retraites, m'a-t-on dit, de retraités de l'Etat et de la Confédération, voire de petits rentiers qui, dans leurs vieux jours, ont cru bon de bâtir sur le sable, de fuir les agglomérations des villes et des villages et jusqu'à l'odeur des étables, pour se confiner dans une vie méditative, stimulée par les soupirs de la grève et les murmures de l'eau. Chaque maison est jalouse de son isolement et ne supporte ni vis-à-vis ni adossement ; elles jalonnent en quelque sorte la grève jusqu'à la plage.

Là, tout est nature, sauf la buvette de 20 m² qui, ce dimanche, bourdonnait comme une ruche, avec des explosions de bouchons, et une jetée de fortune faite de pieux, de branchages et de quelques planches, jetée que je n'ai pas vu utiliser et qui ne doit pas servir à grand'chose, puisque de son extrémité on n'ose plonger, l'eau n'ayant qu'un demi-mètre de profondeur.

Du sable, du beau sable dans lequel les pieds frétillent et les corps se roulent avec délice, une rive en banc gazonné, festonnée naguère par les vagues, et ombragée à souhait, où se tient la galerie, qui se garnit de 3 à 6 heures seulement par les papas et les mamans, les gens d'âge et de respect, venus se distraire après leur sieste et s'étonner de toute cette jonglerie aquatique, eux qui, nés sur les bords de ce lac, n'ont pas pu apprendre à nager et se rappellent à peine leurs rares barbotées parmi les roseaux.

De l'eau propre, que ne souillent des déchets d'aucune dénomination venus du domaine des hommes ou du domaine des poissons ; de l'eau que les trombes et les vents ne parviennent pas à troubler, qui roule à peine, qui dort plutôt sur un immense lit de sable, appelant les nageurs à cent mètres du bord et, grâce à cela, ne provoquent pas de congestion, même chez les plus imprudents ; de l'eau pour les bébés, les novices, les peureux, où vous pouvez à votre gré en prendre à hauteur des genoux, de la ceinture, des épaules, et cela en une progression insensible et pleine de charmes humides.

En un mot, c'est un coin de lac où l'on ne peut pas se noyer et d'où l'on sort propre. Pas de cabines ni de tentes ; il y a tant de paravents naturels parmi les vernes et les saules, et tant d'ombre et tant de place, qu'en vérité elles jureraient dans ce cadre pittoresque, dans ce coin retiré que nul n'avait soupçonné jusqu'à maintenant et que les progrès de l'hygiène alliés à la « philie » de l'eau ont fait découvrir. Les autos